

Réseaux sociaux, commerce international et pouvoir aux XVI^e-XVII^e siècles:

Les Otalora, les Urquizu, les Iturbe et les Arespacochaga

*Jean-Philippe Priotti**

À *Oscar Mazín*

Quelques constats liminaires permettront au lecteur de mieux comprendre l'orientation de cette étude. Comme bien d'autres activités humaines, la recherche scientifique a ses modes, ses servitudes. Depuis les années 1970, les travaux d'histoire économique¹ ont tendu à perdre de leur influence et à se raréfier alors que de nouvelles approches, notamment micro-historiques, portaient l'histoire sociale au premier plan.

D'innombrables ouvrages sur la famille et les réseaux sociaux ont ainsi vu le jour. Ils tentent fréquemment d'expliquer des logiques de fonctionnement de la société, voire des processus historiques, en négligeant quelque peu le contexte économique. Or une analyse fine des structures économiques d'une ville ou d'une région nous paraît indispensable pour mener à bien une étude sur ses élites respectives. Concrètement, comment produire un travail détaillé et complet sur les élites basques et leur réussite dans l'ensemble de l'Empire espagnol aux XVI^e-XVII^e siècles sans se pencher attentivement sur l'économie de leur terre natale? Retournons la proposition.

Aucune enquête sur cette économie ne saurait être conduite séparément de celle des acteurs qu'elle implique et de leurs réseaux de liens. Qu'on le veuille ou non, une complémentarité et une interaction existent entre histoire économique et histoire sociale, politique, religieuse, culturelle, etc.

Si la mise en pratique de ces réflexions dépasse le cadre de ce travail, point de départ de l'étude d'une vingtaine de familles de marchands basques disséminées entre terre d'origine, Andalousie et Amérique, il conviendra néanmoins de dégager autant que possible la nature des enrichissements mutuels entre histoire économique et histoire sociale. D'autant plus qu'à travers l'analyse des relations sociales de ces groupes de parenté, notre but essentiel est d'expliquer les fonctionnements et dysfonctionnements de l'économie transatlantique au début de l'époque moderne.

Aux XVI^e-XVII^e siècles, les Otalora, les Urquizu, les Iturbe et les Arespacochaga, issus de la petite ville d'Elorrio,² en Biscaye, parviennent à se tailler une place de choix dans l'administration espagnole et impériale, ainsi que dans le négoce des Indes. Plusieurs testaments et autres inventaires après décès, majorats et écritures de compagnies nous livrent certaines armes de leur réussite. Les analyser constitue l'objet de ce travail. Pour des raisons d'espace et de disponibilité de sources, il convient de noter que nous ne pouvons pas faire ici une reconstruction exhaustive de l'ensemble des liens de ces quatre familles. La recherche suit son cours.

* Centre de Recherches d'Histoire Atlantique et Littorale
(Université du Littoral, Boulogne-sur-Mer).
priotti@univ-littoral.fr jpriott@lemel.fr

Stratégies matrimoniales, liens sociaux et pouvoir en Biscaye

Au XVI^e siècle, mais plus encore au siècle suivant, ces quatre familles contrôlent les charges municipales d'Elorrio, ville réputée pour ses fabriques d'armes et le commerce de fer. À partir de 1666, date à compter de laquelle nous possédons le nom des maires et des *regidores* (conseillers de Cabildo) de la ville, et jusqu'en 1691, au moins un membre de ces quatre lignages, ou un de leurs alliés, figure parmi les dirigeants de la petite cité.³ Comment réussissent-ils à s'établir de façon quasi permanente au sein du gouvernement d'Elorrio?

En 1535, Antón de Urquizu, d'Elorrio, passe un contrat pour la fabrication de 2 000 arquebuses et deux ans plus tard, un autre Urquizu, en la personne de Fernando, agit de même.⁴ Quant aux Iturbe, ils font le commerce du fer, d'armes et autres objets métalliques entre le Pays Basque et l'Andalousie. Ils possèdent par ailleurs de nombreuses terres ainsi que des frênaies utilisées pour la fabrication de piques et de lances.⁵ Le lignage Arespachaga, pour sa part, est anobli par les fastes du passé. On lui prête une lutte acharnée contre les Arabes, à Poitiers, Roncevaux et à Las Navas de Tolosa, ainsi qu'un rôle important dans la reconquête de l'Andalousie.⁶ Comme les Otalora, les Arespachaga participent activement à la *carrera de Indias*. Les quatre branches de ce front de parenté ont donc un pouvoir basé à la fois sur la pratique du commerce et celle des armes. De la fin du XVI^e siècle à la fin du XVII^e siècle, plusieurs mariages cimentent ces activités communes: ceux de Juan Ochoa de Iturbe et de Catalina de Otalora; de Pedro Pérez de Urquizu avec María Martínez de Iturbe; d'Agustín de Iturbe avec Ana de Urquizu; de Catalina de Iturbe y Otalora avec Juan de Urquizu; de Juan Martínez de Arespachaga avec Isabel de Mendiola y Urquizu. S'il est vrai que les quatre familles s'investissent dans le négoce et les affaires militaires, leur alliance signifie néanmoins la réunion de stratégies et d'atouts divers.

Le dépouillement de trois inventaires *post-mortem*⁷ nous renseigne sur les motifs de leur rapprochement. Gregorio de Otalora a placé plus de la moitié de son patrimoine dans le trafic des Indes, et encore presque un quart en propriétés (terres et maisons). Martín de Arespachaga, de son côté, investit environ 40% de sa fortune en *juros* (rentes d'État) et le total monte à plus de 50% si l'on y ajoute

les *censos* (rentes constituées), la rubrique "maison, terres et bétail" ne comptant en revanche que pour 7% de l'ensemble. Enfin, Juan de Urquizu possède près de la moitié de sa fortune en *censos*, et plus du quart de son capital en créances d'Amérique, d'Elorrio et de Bilbao. Prises isolément, ces constitutions de patrimoine sont étonnantes. Songeons un instant à celle de Juan de Urquizu. Les deux tiers de sa fortune ne sont pas particulièrement bien protégés contre une mauvaise conjoncture. Qu'emprunteurs et débiteurs se dérobent, et c'est la faillite, ou en tout cas de grosses difficultés financières. La règle selon laquelle les marchands sont d'ordinaire prudents dans la répartition des risques qu'ils courent, ne trouve pas ici d'écho. On pourrait faire à peu près les mêmes remarques pour Gregorio de Otalora.

Néanmoins, si l'on considère les trois inventaires comme rattachés à un même front de parenté, notre appréciation diffère sensiblement. En effet, se dessine une stratégie d'ensemble dans laquelle chaque famille tient un rôle adapté à sa fonction. Les multiples *censos* de Juan de Urquizu sur des habitants d'Elorrio et des environs servent à la formation d'un réseau de liens de dépendance et d'une clientèle locale, et par là au renforcement du prestige et du pouvoir de sa famille et de ses alliés dans la ville. Cette remarque prend tout son sens si l'on apprend que ses propriétés immobilières et mobilières en Biscaye (notamment à Durango et Elorrio) totalisent 18,5% de son patrimoine. Mais il y a plus. La structure du patrimoine de Juan a considérablement évolué entre son mariage en 1640 et l'inventaire de ses biens en 1656. L'apport à son union avec Catalina de Iturbe ne comprend que 20 000 réaux de *censos*, qui en l'espace de 16 ans se convertissent en 377 164 réaux! La part des *juros*, 2 000 ducats en 1640, se réduit de moitié, et celle des investissements dans le commerce fond en proportion de 1640 à 1656. À partir du mariage avec Catalina de Iturbe, nous assistons donc à un certain degré de reconversion des investissements de Juan, des horizons commerciaux lointains vers les intérêts locaux. Ce n'est pas sans rapport avec la stratégie des Iturbe, très soucieux d'augmenter leur pouvoir local.

Songeons qu'en 1585, Andrés de Iturbe, possède déjà ses "*casas principales con su huerta*" sur la place d'Elorrio et de nombreuses terres alentours.⁸ Quant aux propriétés de Juan de Urquizu en 1640, d'ailleurs moins importantes que celles d'Andrés, elles se situent à Elorrio et au nord-ouest de la ville,

dans la juridiction de Durango, autre centre producteur d'armes.⁹ Lorsqu'il hérite des deux majorats, Tomás de Urquizu e Iturbe, dont Andrés de Iturbe est l'arrière grand-père maternel et Juan de Urquizu le père, rassemble donc deux patrimoines fonciers aux géographies voisines. Cela permet de renforcer l'influence économique et sociale de ces deux familles à Elorrio tout en l'étendant géographiquement à un des principaux noyaux urbains de la province: Durango.

Ce besoin de s'imposer politiquement dans leur ville est déjà perceptible à la fin du XVI^e siècle, dans le testament de Pedro Pérez de Urquizu,¹⁰ rédigé en 1592, un demi-siècle avant l'inventaire des biens de Juan de Urquizu. Le défunt consacre 500 réaux de rente l'an à l'entretien d'un précepteur dont 12 élèves se doivent d'appartenir à "*nuestro linaje y parentela*", dit le texte. Comme si cela était peu, il dote de 80 ducats par an une "*doncella pobre pariente nuestra*", précise-t-il, ainsi que d'autres membres de son réseau de liens (familles Altube, Marcoida, Osa), fonde une chapellenie, effectue des dons aux pauvres, et fait de copieuses donations à plusieurs églises, entre autres à celle de Nuestra Señora (plus de 1 300 ducats) dont il est par ailleurs majordome, à l'hôpital de la ville et à certaines confréries. Il est clair dans l'esprit de Pedro Pérez de Urquizu que ces legs d'argent doivent servir à la progression du statut de la famille et de ses alliés dans la ville.

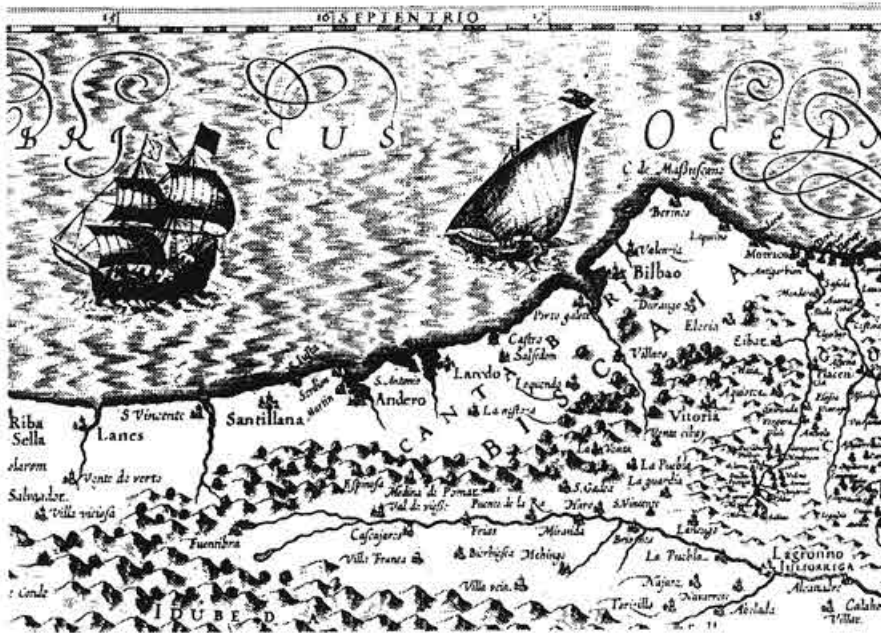
Finalement, les Urquizu réinjectent une partie de leurs bénéfices commerciaux à l'échelle locale. Par le biais de dons et de fondations, ils essaient de maintenir leur prestige dans la ville. Au moyen d'aides pécuniaires directes ou dans le domaine de l'éducation aux membres de leur famille et à leur amis, ils œuvrent pour conserver ce prestige au sein de la ville et maintenir ouvertes des possibilités d'alliance en vue de contrôler le pouvoir local. Nous retrouverons ce rapport direct entre commerce et pouvoir local en analysant la relation que le groupe de parenté entretient avec ses amis.

En comparaison, Martín de Arespachaga¹¹ consacre à peine 12% de son patrimoine aux biens immobiliers et mobiliers et 11.5% aux censos. Faisons une remarque supplémentaire à propos de ces rentes constituées. Leur fragmentation n'est pas aussi grande que dans le cas précédent, puisque 8 000 ducats sont fondés sur les biens et majorat du duc de Ciudad Real. Pour comprendre la signification de ce placement, il faut ajouter que le comte d'Aguilar, celui de Miranda, le marquis de Poza, le

duc de Medinaceli, celui de Béjar et de l'Infantazgo,¹² etc., bénéficient d'importants prêts des hommes d'affaires basques sans lesquels la noblesse aurait des difficultés à maintenir son aide au roi et son prestige. Mais que signifie au juste ce type de transaction avec la noblesse? Ne faut-il y voir qu'une simple opération financière? Nombre de ces nobles occupent les postes les plus influents de l'armée et de la diplomatie. Ils constituent donc des points d'appui importants dans les stratégies familiales qui convoitent des charges militaires. Prêter de grosses sommes d'argent à ces personnages équivaut souvent à s'en faire des alliés. Par ce moyen, la famille obtient la protection d'un noble et dans le cas de Martín de Arespachaga, la gestion des dîmes de la ville d'Elorrio et fermes lui appartenant. Le second plus gros censo est au passif des fils du licencié Juan de Urquizu, et d'autres encore concernent des membres des familles Arespachaga, Urquizu, Iturbe, Ynsaurbe. Ils ressèrent encore davantage les liens de dépendance et les intérêts au sein du front de parenté.

Cependant, l'investissement majeur de Martín se fait dans le domaine des jurons. Ces prêts à la Couronne sont caractéristiques de nombreuses familles basques. Ils font partie du contrat tacite entre le monarque et les élites basques, les entrepreneurs mettant à la disposition du roi navires, guerriers et argent contre des privilèges de diverses natures.¹³ Jusqu'à un certain degré, il existe une identité de comportements entre le groupe de parenté étudié et l'ensemble des élites basques. Bien entendu, ces agissements à l'unisson améliorent l'efficacité et la puissance des réseaux basques. Pour peu qu'elles se doublent de lettres de recommandation ou de bons et loyaux services, ces contributions massives ne laissent pas d'influencer positivement le monarque et ouvrent la porte, le cas échéant, à des nominations aux postes de l'administration d'État. Nous y reviendrons. En impliquant un noble et le roi, la stratégie de Martín de Arespachaga apparaît donc davantage tournée vers le haut de la pyramide sociale.

Gregorio de Otalora possède lui aussi un profil singulier. Ses intérêts se portent plus volontiers vers le commerce d'Amérique (53% de son capital) et les investissements immobiliers et mobiliers (plus d'un tiers du total). Les rentes, en revanche, qu'elles soient d'État ou constituées, ne représentent que 6%. De fait, dans la liste des biens qu'il apporte au mariage avec Ana de Echevarría en 1662, figurent seulement les cargaisons aux Indes, l'argent



comptant, la terre et quelques biens mobiliers.¹⁴ Ici, l'on note une volonté de trouver un certain équilibre entre les risques du négoce outre-Atlantique et des placements fonciers et mobiliers plus sûrs. Par ailleurs, l'absence, ou la quasi absence, d'une "gestion sociale" de son capital (peu de censos et de juros) incline à croire à un certain désintéret pour le pouvoir local.

Recueillons les fruits de ces brefs commentaires. Ces quatre familles tissent des alliances de sang en fonction de ce qu'elles nécessitent et réélaborent au besoin la composition de leur patrimoine selon une stratégie d'ensemble. Les Otalora, peu présents dans le gouvernement de la ville d'Elorrio, y participent néanmoins à travers les Urquizu et les Iturbe auxquels ils sont liés par le biais de plusieurs unions. Même si tous prennent part au commerce outre-Atlantique, Gregorio de Otalora investit davantage dans le négoce que les deux autres membres de sa parentèle. En outre, deux membres de sa famille, Bernabé de Otalora et Antonio Ortiz de Otalora occupent respectivement les charges de Juez Letrado de la Casa de Contratación et celle de secrétaire du Conseil Royal et Suprême des Indes (1684-1691).¹⁵ Ainsi, en s'apparentant, ces quatre familles parviennent à réunir argent et charges dans le domaine politico-commercial, prestige et pouvoir à l'échelle locale. Qui plus est, la réunion des faisceaux de liens de pouvoir et de dépendance des quatre branches du front de parenté leur offre

de faire "jouer leurs relations" à tous les niveaux de la pyramide sociale.

Si l'utilité de l'argent ne fait pas de doute dans le déploiement de la stratégie du front de parenté, la contribution du prestige local peut paraître moins évidente. Une lecture attentive des sources livre néanmoins des indices. Tout d'abord, en 1585, sur demande de la ville d'Elorrio, le maire garde la faculté de juger toute affaire civile et criminelle.¹⁶ On peut imaginer aisément ce qu'un tel rôle signifie pour la formation d'une ample clientèle. Le second élément nous paraît beaucoup plus intéressant. En 1625, à l'occasion d'une levée royale de 600 fantassins biscayens armés pour lutter contre l'attaque du

port de Cadix, le maire et les regidores de chaque ville procèdent à l'élection du capitaine de guerre, chargé d'organiser la levée dans sa juridiction.¹⁷ En l'occurrence, à Elorrio, c'est le maire Juan Martínez de Arespachoga qui est élu. L'occupation du poste de maire est dans ce cas déterminant pour obtenir un titre dans la hiérarchie militaire et une responsabilité dans les affaires de politique extérieure. À cet égard, le poste local dont Juan est détenteur lui ouvre les voies de la carrière militaire dans tout l'Empire.

Dans un autre travail, nous avons porté l'accent sur les logiques de fonctionnement qui amenaient un armateur de Bilbao, à travers la construction de navires de guerre pour le roi, à devenir capitaine des soldats résidant dans les quatre villes de la côte.¹⁸ Il est intéressant de voir qu'à partir de deux situations différentes, l'on aboutit au même résultat. Cela n'est pas le fruit du hasard. La fabrication de bateaux sur la côte, comme l'organisation de la levée de soldats à l'intérieur, se fait pour le compte du monarque et conduit à l'obtention de postes militaires. Avec leurs demandes incessantes d'argent, de bateaux et d'hommes, les conflits facilitent la mise en place de ces logiques sociales. En tant que grande puissance commerciale et guerrière de l'Espagne du Siècle d'Or, le Pays Basque et ses hommes sont lourdement mis à contribution et consentent au souverain, outre du matériel de guerre et des contingents de soldats, de grosses quantités

d'argent. L'on pourrait ajouter, sans forcer le paradoxe, pour leur meilleur profit, dans la mesure où ils ont su habilement négocier ce soutien quasi inconditionnel à la Couronne, obtenant de nombreux privilèges socio-économiques dont la confirmation de la noblesse universelle et des exemptions fiscales. En vertu de ces prérogatives, et une fois la charge militaire obtenue, ces marchands-guerriers font valoir leurs compétences à des postes politiques dans l'ensemble de l'Empire¹⁹.

La pratique en association du commerce et autres types de relations économiques renforcent la solidité de ces liens familiaux. En 1569, Pedro Pérez de Urquizu et ses deux beaux-frères, Andrés de Iturbe et Juan García de Urrupain fondent une compagnie au capital de près de 30 000 ducats.²⁰ Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Martín de Arespachoga fait des affaires avec Juan de Urquizu Olavezar, installé à Séville, et avec Gregorio de Otalora qui lui les fait avec le capitaine Juan de Arespachoga. Le bétail de Gregorio est par ailleurs confié aux soins de Domingo de Arespachoga.²¹ À la même époque, Gregorio est associé à Diego de Urquizu dans le négoce d'outre-Atlantique et Andrés de Ynsaurbe, beau-frère de Gregorio, gère les biens que Pedro de Gamarra y Urquizu, auditeur de la chancellerie de Valladolid, possède à Elorrio et ses environs.²² Comme si cela était peu, le capitaine Juan de Urquizu est au service de Juan Bautista de Arespachoga, secrétaire du roi et cousin de Martín de Arespachoga.²³ Au travers de ces exemples, l'on devine, pour les postes de confiance, un recours systématique aux membres du front de parenté.

Des liens d'amitié tissés dans la petite cité biscayenne élargissent ces relations familiales.²⁴ En effet, le front de parenté a noué sur place des alliances avec d'autres familles d'Elorrio par le biais d'associations commerciales. Ainsi, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Diego de Urquizu, Gregorio de Otalora et Agustín de Urquizu fondent plusieurs compagnies auxquelles participent Domingo de Lariz, Agustín de Aravio, Sebastián de Arauna, Simón de Zearsolo et Domingo de Lequerica. Entre 1668 et 1692, un Diego de Urquizu prend au moins part à sept compagnies, dont certains associés seulement changent. Bien entendu, ces renouvellements peuvent être considérés comme de nouveaux apports de capitaux, mais ne perdons pas de vue la sphère politique, à Elorrio même. Sebastián de Arauna exerce à trois reprises, en 1683, 1687 et 1690, les fonctions de maire de la ville et également

Domingo de Lariz, en 1690.²⁵ Après de multiples associations commerciales avec les Urquizu et les Otalora, Domingo de Lariz et Sebastián de Arauna réussissent à devenir maires. Ils relaient et renouvellent ainsi l'influence du front de parenté dans la vie politique de la ville. Les Zearsolo ne sont pas en reste et occupent, en la personne de Joseph de Zearsolo, la charge de regidor en 1678 et 1681. Certaines années, comme en 1666, 1675, 1677, 1681, 1686 et 1690, les trois postes de maires de la ville sont confisqués par le front de parenté et ses partenaires économiques.²⁶ Ces étroits liens d'amitié dans le secteur commercial garantissent au front de parenté et à ses alliés une participation presque permanente au gouvernement de la ville, dont nous avons vu qu'elle ouvrait les voies de la carrière militaire. Cette interaction entre politique locale et commerce permet au front de parenté de placer au fil des générations plusieurs de ses membres dans l'administration de la guerre. L'occupation de postes militaires stimule à son tour la production d'armes et d'objets métalliques en Pays Basque, à travers des commandes réalisées pour les besoins de la guerre.²⁷ Grâce aux compétences acquises et aux liens tissés, elle permet également d'espérer l'obtention de charges politiques.

Une des clés de la stratégie développée par notre front de parenté réside donc dans le contrôle des hauts postes de la ville. Il va de soi que cette mainmise est amplement facilitée par la très modeste taille d'Elorrio. Un règne sans partage, ou presque, de ce groupe familial est la condition *sine qua non* au bon fonctionnement des logiques sociales qu'il met en place. Il est intéressant de noter que ce faible chiffre de population est une constante en Pays Basque: Bilbao, la plus grande ville et aussi le port le plus important, compte 5 000 habitants environ au XVI^e siècle. Aussi, n'est-il pas exclu que ces logiques fonctionnent *mutatis mutandis* de la même façon dans toute la province.

Quant aux liens de dépendance, ils ont plusieurs facettes. Martín de Arespachoga afferme des lopins de terre, touche les intérêts de 74 censos répartis entre Elorrio, Berriz et Durango; Gregorio de Otalora emploie une trentaine de personnes qui s'occupent de son bétail et perçoit également les intérêts de rentes constituées. Avec plus d'acuité, Juan de Urquizu est versé dans la gestion des relations sociales. Il possède 377 164 réaux de principal de censos, des pommeraies, des champs de blé, du bétail. Les rentes constituées comme les propriétés louées sont des hommes et des femmes qui d'une

certaine façon dépendent de lui. Entre eux et Juan de Urquizu existe un va-et-vient de services prêtés et rendus. Ces échanges se situent souvent dans le domaine de l'immatériel et contribuent à augmenter le prestige de ces familles et par contrecoup celui du front de parenté.

Entre *patria chica*, Andalousie et Amérique: réseaux sociaux, commerce international et pouvoir de la famille Otalora

Nous centrerons notre réflexion sur les affaires commerciales et l'ascension sociale de la famille Otalora. Outre la présence de deux parents dans les organes dirigeants du commerce des Indes, Gregorio de Otalora compte en 1662, comme en 1684-1692, avec le concours de plusieurs partenaires (*cf.* tableaux).

Trois cercles d'amitié structurent son commerce avec l'Amérique. En premier lieu, les associés du capitaine Gregorio de Otalora proviennent tous d'Elorrio et certains même sont de proches parents. Ensuite, la marchandise est confiée pour la traversée jusqu'aux rives américaines à des acteurs d'origine basque possédant presque tous le titre de capitaine. Ne nous laissons pas gagner par cette affirmation. Il ne s'agit pas systématiquement de capitaines de navires. Dans leur rang figurent parfois des gradés d'infanterie. Il n'empêche que ces militaires basques de terre et de mer se connaissent bien et ont l'habitude de voyager ensemble lors des campagnes aux Indes, aux Pays-Bas et en Italie. De plus, ils partagent des activités commerciales, soit parce qu'ils proviennent du milieu marchand (c'est le cas des lignages les plus puissants), soit car ils assurent le transport maritime ou escortent les navires de la *carrera*, ou les deux à la fois. Par ailleurs, une même langue et culture les unit. Cette population itinérante homogène est pain béni pour ses coreligionnaires sédentaires. Elle soude mieux que quiconque un ensemble de réseaux de liens, étant au point de départ et d'arrivée d'un commerce et de relations sociales que l'océan sépare. Ces militaires-marchands itinérants sont la clef de voûte des réseaux basques. Ils allongent et renforcent leur puissance et leur cohésion jusqu'en Amérique. Car non seulement ces capitaines veillent sur les marchandises, mais ils ne rechignent pas, le cas

échéant, à recevoir un chargement en Amérique, le produit de la vente des envois de la flotte précédente ou des courriers de première importance.

Relations d'affaires du capitaine Gregorio de Otalora en 1662	Relations d'affaires du capitaine Gregorio de Otalora en 1684-1692	
	Associés	Partenaires économiques
Pedro de Ochaita, correspondant établi à La Havane	Domingo de Lariz	Marcos de Olaortua, responsable des affaires de Tierra Firme sur le parcours Séville-Portobelo-Lima
Capitaine Diego de la Llana, correspondant établi à Mexico	Simón de Zeasolo	Capitaine Antonio de Olea, correspondant de la Nouvelle-Espagne
Capitaine Juan de Inchausti, responsable des affaires de la Nouvelle-Espagne	Pedro de Aldape	Joseph de Jáuregui, correspondant de la Nouvelle-Espagne
Capitaine Joseph de Barrutia, responsable des affaires de Tierra Firme	Diego de Urquizu	Pedro de Urrutia, correspondant établi à Séville
Capitaine Sebastián de Arria, responsable des affaires de la Nouvelle-Espagne	Agustín de Arabio	Francisco Blanco, trésorier de La Havane
Capitaine Ignacio de Bengoechea		Bernardo Blázquez de la Cuadrada, de Veracruz
Capitaine Francisco de Zuaza		Joseph de Olaizola, correspondant de la Nouvelle-Espagne
Capitaine Juan de Arespacochara		Juan Martínez de Berrasqui et Antonio Rodríguez, de Veracruz

Il convient d'insister sur cet aspect. En monopolisant le lien commercial avec l'Amérique ces hommes ont une mainmise sur la circulation de l'information, avantage sans précédent face à leurs concurrents de Burgos ou Séville. Nul autre groupe marchand espagnol ne bénéficie de ces complicités. Pourquoi en est-il ainsi? Pour répondre correctement, il convient de faire référence aux privilèges

que les rois d'Espagne ont octroyés aux Basques. L'un d'eux prohibe notamment aux navires des chantiers navals andalous de participer à la carrera de Indias et défend ainsi la production du Nord de l'Espagne, tant et si bien que les embarcations vasco-cantabres exercent un quasi-monopole sur le transport américain. Jusqu'en 1570-1580, au moins 80% de l'armement de la route des Indes provient de la côte nord de l'Espagne.²⁸ Et il faut attendre la seconde moitié du XVII^e siècle pour que cette proportion se modifie sensiblement.²⁹ Cette protection royale, traduite dans les faits sur plus d'un siècle, est déterminante à l'heure de considérer les causes de l'efficacité et du succès des Basques en Amérique et dans le milieu des affaires.

Notre groupe de parenté recourt aux services de cette population de faux-migrants. Elle lui sert de relais jusqu'en Amérique. Dans un mémoire de 1662, sont signalés les crédits que le capitaine Gregorio de Otorra apporte à son mariage avec Ana Echavarría. Il avoue alors avoir envoyé 500 pesos en marchandises de La Havane, en Nouvelle-Espagne, avec Pedro de Ochaíta, et affirme par ailleurs détenir 300 pesos laissés au capitaine Diego de la Llana, habitant de Mexico, en plus de 2 000 pesos de marchandises qu'il a expédiées en Nouvelle-Espagne avec le capitaine Juan de Inchausti, de 3 605 pesos et 4 réaux que représente le montant de ce qu'il a chargé pour la même destination, sous la responsabilité du capitaine Sebastián de Arria, de 2 815 pesos que lui doivent les capitaines Ignacio de Bengoechea, Sebastián de Arria et Francisco de Zuaza son aval (frère de Juan de Zuaza habitant du Guatemala),³⁰ de 2 240 pesos provenant d'une écriture que le capitaine Juan de Arespachaga a signée à Séville, de 504 pesos chargés sur la flotte de Tierra Firme, sous la responsabilité du capitaine Joseph de Barrutia, et de 3 157 pesos de 20 caisses d'indigo consignées à Séville au capitaine Juan de Arespachaga. Il est patent qu'une bonne partie de sa fortune est confiée à ces marchands-guerriers qui ne cessent de s'embarquer du Vieux Monde vers le Nouveau et *vice versa*. Par les relations sociales qu'ils maintiennent avec les populations des deux rives de l'océan, ces hommes sont un des principaux vecteurs de la force et de la durabilité des réseaux basques.

Néanmoins, tous ne sont pas capitaines. On assiste à une évolution nette à ce sujet entre 1662 et 1684-1692. Si au début de la seconde moitié du XVII^e siècle, Gregorio est presque uniquement en cheville avec des capitaines itinérants, 20 ans plus tard il

recherche la participation de correspondants établis en Amérique ou de tierces personnes accompagnant la marchandise jusqu'à sa destination finale. Ces changements sont dus à ce qu'entre les deux dates l'emprise des Basques sur la navigation transatlantique s'est quelque peu émoussée. Néanmoins, pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, les acteurs du Nord gardent un contrôle certain sur le trafic des Indes dans la mesure où ils renforcent leur activité de financement du système de transport ainsi que leur rôle au sein du consulat sévillan.

Une fois l'océan traversé, un troisième cercle apparaît. Dans ce cas, il peut s'agir de non-Basques, tel que Francisco Blanco, trésorier de La Havane. La Havane: autant dire un des plus grands centres de contrebande de l'Atlantique. Il faudrait pouvoir se documenter sur Antonio Rodríguez et Bernardo Blázquez de la Cuadrada, de Veracruz. Mais il y a fort à parier qu'ils ne jouent pas un rôle négligeable dans le port impérial. Car à Veracruz, à Portobelo, comme à La Havane, les capitaines de navires entretiennent des liens étroits avec les autorités du port. Songeons par exemple qu'aux foires de Portobelo, l'amiral de la flotte représente les marchands de Séville et le président de Panamá les *peruleros* (nom donné à ceux qui, sortis du Pérou, atteignent l'Espagne; aussi: personnages fortunés).³¹ Il est aisé de voir combien le pouvoir de ces hommes traversant l'Atlantique est important. Mais il y a plus, car officiers royaux, marchands, facteurs et artisans logent les marins et soldats arrivés par la flotte.³² Les liens que tissent ces contacts périodiques entre la population navigante et les élites américaines ont des répercussions positives sur le bon déroulement des affaires des marchands-guerriers et de leurs commettants établis en Espagne. Avoir une relation privilégiée avec cette population nomade comporte d'autres avantages, car les marchands-guerriers détiennent au besoin la force des armes pour dissuader les officiers royaux de réquisitionner des marchandises non enregistrées.³³ Leur grade de capitaine, la possession d'armes et leur fonction dans la flotte leur donnent une autorité et un pouvoir qui réduisent au minimum les risques courus par leurs commettants péninsulaires.

Résumons-nous. La recherche de complicités du réseau marchand de notre front de parenté se fait pour ce qui est des associés dans le cercle réduit des habitants de leur ville d'origine (Elorrio). Ce cercle s'agrandit à des marchands-guerriers d'origine basque pour la traversée transatlantique. Des Basques et non-Basques, capitaines de guerre ou

autorités portuaires en relation avec eux, assurent par la suite l'écoulement des marchandises en terre américaine. Que cela signifie-t-il? En premier lieu, il est aisé de voir combien l'affirmation d'un pouvoir régional biscayen transparait dans cette organisation. Ensuite, l'intervention des marchands-guerriers non seulement revêt les avantages auxquels nous avons fait allusion, mais protège également les acteurs péninsulaires de la concurrence des réseaux s'organisant au XVII^e siècle en sens inverse, c'est-à-dire de l'Amérique vers l'Europe.³⁴ Comment? Tout d'abord, en vertu de l'organisation monopolistique de la carrera à partir du complexe Séville-Cadix, ces marchands-guerriers itinérants ont pour point d'ancrage les ports andalous. Cela est essentiel. Bien entendu, ils entrent en contact et font des affaires avec les autorités américaines, mais les retours réguliers vers l'Espagne leur donnent la possibilité de raffermir les liens avec les membres du réseau établis en Espagne. Et le centre d'impulsion de ce grand commerce atlantique –faut-il le préciser?– reste espagnol. Même à supposer qu'ils puissent se désolidariser aisément du réseau dans lequel ils sont intégrés, où mieux que dans la carrera pourraient-ils amasser rapidement une fortune? Quant aux capitaines-marchands sédentarisés en Amérique, ils restent en contact étroit avec leurs pairs itinérants et, par leur intermédiaire, avec l'Andalousie et le Pays Basque. De cette façon, ils continuent à s'approvisionner facilement par l'intermédiaire de leurs parents et amis basques, marchands restés en Espagne, marins et soldats voyageant sur la carrera. Par ailleurs, ils touchent des commissions pour leur activité de consignataires et autres services rendus. Les liens d'amitié dans le milieu des hommes de guerre et entre membres d'une même communauté jouent pour beaucoup dans la continuité de ces liens. Il est clair que, en contrôlant la navigation vers l'Amérique, les Basques non seulement solidifient leur réseau mais orientent aussi la stratégie commerciale de leurs membres dans le sens Europe-Amérique.

Faisons le voyage jusqu'en Nouvelle-Espagne aux mêmes dates, tout en gardant la famille Otalora comme objet d'étude. L'intervention de nos marchands-guerriers est de nouveau déterminante. Un certain Pedro de Otalora Carvajal, originaire de la ville d'Antequera (Oaxaca), postule pour devenir consultant du Saint-Office.³⁵ Grâce à une information envoyée de Séville, l'on voit défile les personnages suivants:

<i>Témoins</i>	<i>Lieu d'origine/lieu d'installation</i>	<i>Fonctions</i>	<i>Relations avec le candidat ou sa famille</i>
Capitaine Pedro de Guendulain	Pampelune en Navarre/ Antequera	* Regidor d'Antequera * Juge et officier royal de la Sainte Croisade de l'évêché d'Antequera * <i>Alguacil mayor</i> de la Sainte Inquisition	Ami proche de la famille
Martin de Arze	Vizcaya/ Antequera		A connu le père du candidat
Capitaine Joseph Ximeno de Bohórquez	Mexico/ Mexico		Ami proche de la famille
Capitaine Juan de Anciola	Berastegui en Guipúzcoa/ Antequera	Commissaire de la Royale Salle du Crime de la ville de Mexico	Ami
Capitaine Sebastián de Barranco	Puebla/ Antequera	Marchand	Ami personnel
Francisco de Maldonado ¹	Antequera/ Antequera	Prêtre	
Feliciano de Calleja ²	Mexico	Prédicateur général	Ami de la famille
Nicolás de Robles	Val d'Aran en Guipúzcoa	Frère	
Capitaine Miguel de Zabala	Antequera / Antequera	Curé	Connaît du candidat et de sa famille ce que Domingo de Goyendi lui en a rapporté
Miguel de Frías ³	Cadix/ Antequera	Notaire royal	Ami de la famille
Capitaine Diego Maldonado y Ovalle	Antequera / Antequera		Ami personnel et de la famille

1 Son père est le capitaine Juan de Maldonado y Zárate.

2 Son père est Antonio Calleja de Aguilar, avocat de la Real Audiencia de México.

3 Son père est le capitaine Francisco de Frías.

Des 12 témoins interrogés, huit sont personnellement capitaine ou leur père l'était. Ces militaires nous fournissent les informations les plus précises sur les diverses branches de la famille Otalora des deux côtés de l'Atlantique. Lorsqu'ils ne le font pas eux-mêmes, ils évoquent des discussions à ce sujet avec d'autres capitaines itinérants. C'est ainsi qu'apparaissent, au fil de l'enquête, les capitaines Martín de Aguirre, Domingo de Goyendi et Martín de Enderica. L'on voit ici, dans un nouveau contexte géographique et social, le poids décisif du témoignage de ces hommes et leur rôle dans la circulation de l'information et le maintien de liens sociaux forts entre les membres du réseau.

Avouons-le, il est assez difficile de relier les deux branches de la famille Otalora que nous venons d'étudier. Néanmoins, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, le capitaine Joseph de Bengolea entretient des relations avec plusieurs membres du front de parenté d'Elorrio. Il apparaît sur la liste des débiteurs du capitaine Juan de Urquizu pour 70 258 réaux, ainsi que dans l'inventaire de biens de Martín de Arespachaga³⁶, dressé en 1657, pour 26 880 réaux d'argent. Bien que de façon indirecte, Joseph de Bengolea est également impliqué dans la nomination de Pedro de Otalora au poste de consultant, en Nouvelle-Espagne. Ainsi, le capitaine Pedro de Guendulain affirme qu'il a su par Joseph de Bengolea (qui était à ce moment-là en Guipúzcoa) que le grand-père paternel de Pedro avait été Fiscal de Real Chancillería de Valladolid. Pedro de Guendulain apporte une précision supplémentaire, à savoir que le second patronyme de Joseph de Bengolea est Otalora. L'on voit ici un exemple significatif du double rôle tenu par les marchands-guerriers, dans le domaine commercial et dans celui de la promotion sociale des membres de leur réseau.

En guise de conclusion, revenons maintenant à l'imbrication de l'histoire économique et de l'histoire sociale, évoquée au début de ce travail. Pour pouvoir comprendre le succès des Basques dans l'Empire au début de l'époque moderne, il ne suffit pas d'analyser leur organisation en réseaux. Il est essentiel de garder à l'esprit l'interactivité des différents secteurs de leur économie à la fois maritime et terrestre. En effet, le Pays Basque fabrique des bateaux et produit des armes. Son industrie du fer est l'une des plus importantes d'Europe. Par ailleurs, les Basques organisent des pêches à longue distance ainsi que la chasse à la baleine. L'ensemble de ces activités a comme point d'intersection la navigation et le commerce: pour pêcher et

transporter des marchandises, il faut des armes et des bateaux; pour fabriquer des bateaux, il faut du fer. Mais cette économie commerciale est également guerrière. En effet, le roi requiert des navires, des armes, des hommes de guerre et de grandes quantités de fer pour la fonte de l'argent en Amérique. Ces secteurs d'activité à double utilité et intimement liés entre eux permettent de mieux comprendre pourquoi les acteurs ont plusieurs atouts dans leur jeu et passent avec autant de facilité de la sphère économique à la sphère du pouvoir politique et militaire.

Ces productions sont un point d'appui essentiel de l'activité basque, au moins au début de l'époque moderne, ce qui explique en partie la force du réseau commercial et la solidité des liens entre Basques dans le sens Europe-Amérique. En effet, vu que pour nos familles l'activité commerciale est le reflet de l'activité productive, le Pays Basque reste au centre des préoccupations de nos acteurs. De plus, en échange de leurs services financiers et guerriers, le souverain accorde aux Basques, comme nous l'avons dit, de nombreux privilèges socio-économiques. Ils se traduisent essentiellement par la protection de l'ensemble de la production basque et la confirmation à tous les habitants de Biscaye et Guipúzcoa de l'*hidalguía universal*.

Nous croyons que ces prérogatives ont donné aux Basques un cadre pour le développement de leur identité. Elles ont été un des vecteurs de la solidarité basque. Bien entendu, il ne faut pas pour autant nier le poids du sentiment d'appartenance à une même communauté et culture distinctes de celles des autres Espagnols. Cela a renforcé la formation de leur identité. Le sentiment de faire partie d'une société différente est visible de la façon la plus éloquente qui soit dans les documents que nous avons consultés. Dans leurs dernières volontés, les Urquizu et Iturbe donnent pour obligation aux héritiers du majorat de "... *casarse con personas nobles e hijosdalgos y cristianos viejos y en una de las tres provincias de Vizcaya, Guipúzcoa y Álava y no fuera de ellas y no cumpliendo con estas obligaciones sean excluidos de la sucesión del mayorazgo ...*".³⁷ Déjà à la fin du siècle, Pedro Pérez de Urquizu consacrait 20 ducats par an à l'enseignement en langue basque de la doctrine chrétienne. Ce souci pour conserver la langue basque et pour garder un patrimoine à l'intérieur d'une communauté montre la force des liens avec un territoire de référence.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, grâce à l'efficacité de leur réseau, mais aussi à la puissance de leur économie

bicéphale (commerciale et guerrière) et à leur conscience d'être une minorité en Espagne, les Basques se sont taillés une place de choix dans le destin de l'Espagne et de tout son Empire. *

Notes

- 1 À ce sujet, l'on pourra lire avec intérêt R. Romano, La historia económica. ¿Por qué? ¿Cómo?, *Relaciones* 79: 15-25, 1999.
- 2 Elle compte moins de 1 500 habitants en 1514, J.A García de Cortázar, *Vizcaya en el siglo XV*: 72, Caja de Ahorros Vizcaína, Bilbao, 1966.
- 3 Archivo Foral de Bizkaia (AFB), fonds de l'Archivo Municipal de Elorrio (AME), fascicule (f.) 1, liasse (l.) 1.
- 4 I. Aguirre Kerexeta, *Elorrio. Aproximación a una monografía local*: 38, Diputación Foral de Bizkaia, Bilbao, 1992.
- 5 AFB, fonds de l'AME, f. 307, l. 4033.
- 6 I. Aguirre Kerexeta, *op. cit.*: 96.
- 7 Le détail de la composition de ces inventaires est restitué en annexes I-II-III.
- 8 AFB, fonds de l'AME, f. 307, l. 4033.
- 9 *Ibid.*, f. 306, l. 4030.
- 10 *Ibid.*, f. 329, l. 4150.
- 11 *Ibid.*, f. 306, l. 4031.
- 12 Au sujet de l'activité militaire de ces hommes, B. Bennisar (dir.), *Historie des Espagnols, VI^e-XX^e siècles*: 336 et suivs., R. Laffont, Paris, 1992 [première éd. en 1985]; I.A. Thompson, *War and Government in Habsburg Spain, 1560-1620*: 147-159, Université de Londres, Londres, 1976; N. Bausela et al., *El licenciado Poza en Flandes*, Diputación Foral de Bizkaia, Bilbao, 1996.
- 13 Les grands hommes d'affaires basques, tel un Diego de Echávarri, n'hésitent pas à engloutir 60% de leurs richesses dans ces placements de faible rapport: J.-P. Priotti, *Los Echávarri: mercaderes bilbaínos del Siglo de Oro*, Diputación Foral de Bizkaia, Bilbao, 1996.
- 14 AFB, fonds de l'AME, f. 322, l. 4113.
- 15 Cité par L. García Fuentes, *Sevilla, los vascos y América*: 21-25, Fundación BBV, Bilbao, 1991.
- 16 AFB, fonds de l'AME, f. 41, l. 263.
- 17 *Ibid.*, f. 267, l. 3386.
- 18 J.-P. Priotti, El rey, el crecimiento de la red vizcaína y la defensa del imperio español (1500-1630), dans Felipe II y el oficio de rey: la fragua de un imperio, Zacatecas-Guadalajara, 21-25 septembre 1998, (à paraître).
- 19 J.-P. Priotti, Los Otalora en la administración y el comercio del imperio español (siglos XVI y XVII) dans Los vascos en las regiones de México, siglos XVI-XX, (à paraître).
- 20 L. García Fuentes, 1991: 81 et suiv.
- 21 AFB, fonds de l'AME, f. 322, l. 4113; f. 307, l. 4033.
- 22 *Ibid.*, f. 322, l. 4113 et f. 307, l. 4035. Par ailleurs, Pedro de Gamarra y Urquizu est partie prenante dans le monde du négoce et membre du Conseil Royal et Suprême des Indes de 1675 à 1678, cité par L. García Fuentes, 1991: 24.
- 23 AFB, fonds de l'AME, f. 306, l. 4030; f. 306, l. 4031.
- 24 Pour un bon exemple sur le fonctionnement de ces divers types de liens, je renvoie le lecteur à la thèse d'État de M. Bertrand, *Grandeur et misère de l'office. Les officiers de finances de Nouvelle-Espagne, XVII^e-XVIII^e siècles*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1999.
- 25 AFB, *ibid.*, f. 1, l. 1.
- 26 *Ibid.*
- 27 J.-P. Priotti, El rey..., *op. cit.*
- 28 P. Chaunu, *Séville et l'Atlantique* (VIII): 255, SEVPEN, Paris, 1960.
- 29 L. García Fuentes, *El comercio español con América, 1650-1700*: 30, Diputación Provincial de Sevilla, Sevilla, 1980; AFB, Fonds de l'AME, f. 321, l. 4108.
- 31 E. Vila Vilar, Las ferias de Portobelo: apariencia y realidad del comercio con Indias, *Anuario de Estudios Americanos* (XXXIX): 275-283, 1982.
- 32 *Ibid.*
- 33 *Ibid.*: 286.
- 34 J.-P. Priotti, Una "conquista al revés" o la penetración de los mercaderes noreuropeos y americanos en la península Ibérica (1560-1630), dans *México en el Mundo Hispánico*, El Colegio de Michoacán, Zamora, 1999.
- 35 J.-P. Priotti, Los Otalora..., *op. cit.*
- 36 AFB, fonds de l'AME, f. 306, l. 4031. Les relations d'amitié de Martín sont données en annexe IV.
- 37 AFB, fonds de l'AME, f. 306, l. 4030.



TRACE 37 - 2000

<i>Maison, terres et bétail</i>	<i>Argent travaillé, bijoux en or, tentures, vêtements, mobiliers, armes</i>	<i>Juros</i>	<i>Censos</i>	<i>Argent comptant</i>	<i>Créances (intérêts de censos et de juros, obligations)</i>	<i>Créances de Séville et d'Amérique</i>	<i>Total</i>
110 942 réaux	76 742 réaux	36 999 réaux (principal inconnu, en général pour l'époque à 17 000 pour 1 000) ou 628 983 réaux de principal	182 863 réaux	144 000 réaux d'argent 500 réaux de billon 53.5 doublons	100 318 réaux	339 342 réaux	1 584 949 réaux
7%	4.9 %	39.7 %	11.5%	9.2%	6.3%	21.4%	100%

Annexe I - Inventaire post-mortem des biens de Martín de Arespacochaga (1657).

<i>Maison, moulins, terres, bétail</i>	<i>Argent travaillé, bijoux en or, tentures, vêtements, mobiliers, armes</i>	<i>Censos</i>	<i>Créances</i>	<i>Cargaisons d'Amérique et autres marchandises</i>	<i>Total</i>
189 096 réaux	73 848 réaux	47 559 réaux	52 085 réaux	409 397 réaux	771 985 réaux
24.5%	9.6%	6.2%	6,7 %	53%	100%

Annexe II - Inventaire post-mortem des biens de Gregorio de Otalora (1693-1694).

<i>Maison, moulins, terres, bétail</i>	<i>Argent travaillé, bijoux en or, tentures, vêtements, mobiliers, armes</i>	<i>Argent comptant</i>	<i>Censos</i>	<i>Juros</i>	<i>Créances diverses d'Amérique, d'Elorrio et de Bilbao</i>	<i>Total</i>
82 026 réaux	71 412 réaux	83 808 réaux	377 164 réaux	13 592 réaux	202 141 réaux	830 143 réaux
9.9%	8.6%	10.1%	45.4%	1.6%	24.4%	100%

Annexe III - Inventaire post-mortem des biens de Juan de Urquizu (1656).

<i>Amis proches</i>	<i>Associés et partenaires économiques</i>	<i>Relations de dépendance</i>
Francisco de Veitia, administrateur de ses affaires à Séville	Pedro de Erezauaren	Duc de Ciudad Real
	Capitaine Francisco de Zuaza, associé en 1637	
	Juan de Zuaza, correspondant au Guatemala dans les années 1630	
	Francisco de Arizmendi	
	Pedro de Aranguibel	
	Antonio de Legorburu, prior du consulat de Séville (1693-1695)	
	Capitaine Juan de Lizalde	
	Alonso de Gama	
	Capitaine Joseph de Bengolea	
	Capitaine Juan de Landaverde	

Annexe IV - Relations d'amitié de Martín de Arespachaga dans les années 1650.

